

Dans les épisodes précédents :

Liana a été arrachée à l'amour de ses parents par trois hommes venus en camion la chercher. Elle s'est retrouvée plongée pour la première fois dans la peur.

4

Au début, Liana ne bougea pas. Quelques minutes plus tôt, elle était dans sa ville imaginaire sur son terrain vague. Puis il y avait eu ces mains qui l'avaient saisie et qui l'avaient posée dans le noir.

Ses yeux ouverts restaient fermés. Son nez avait le goût du métal. Sa peau s'était figée. Ses oreilles avaient froid. Ne restait plus que la lente ouverture et fermeture de ses mains dans le noir.

S'habituant à l'obscurité, le mouvement se calma et ses doigts se paralysèrent comme des serres, tentant de saisir l'obscurité. Son esprit s'accrochait à l'espoir qu'elle allait retrouver ses parents lorsque la porte s'ouvrirait de nouveau. Elle s'imaginait qu'ils attendaient derrière. Son père allait avoir le sourire aux lèvres, celui qu'il accrochait quand il s'apprêtait à dire une bêtise, comme sa mère le répétait tout le temps. Sa mère, elle, aurait ce petit-je-ne-sais-quoi qu'elle portait quand son père faisait une blague. Son père la prendrait dans ses bras et la serrerait contre lui pour lui aspirer toute la douleur qu'elle avait en elle. Sa mère lui effleurerait la peau avec la douceur de sa main et l'eau qui coulait de ses yeux refluerait et s'arrêterait sous ses doigts. Elle savait maintenant, au plus profond d'elle-même, que ce n'était qu'une

blague. Elle avait envie de hurler qu'elle avait compris. Elle ne se lèverait plus toute seule. Elle attendrait que sa mère vienne lui dire qu'elle pouvait se lever. Elle ne se servirait plus jamais toute seule dans la cuisine. Elle resterait assise et son père lui donnerait son petit-déjeuner. Elle ne traînerait plus sur le terrain vague. Elle obéirait à tous les ordres de sa mère. Elle poserait à nouveau sa tête sur ses genoux. Et surtout elle ne demanderait plus jamais à aller en ville.

Liana voulait devenir la plus gentille de toutes les petites filles qu'ils ne pourraient jamais plus avoir. Elle allait même les aider à entretenir la maison. Elle irait au champ avec eux pour ramasser les légumes qu'ils mangeaient. Elle aiderait son père à réparer la maison. Elle aiderait sa mère dans ce qu'elle faisait avec ses vêtements. Elle allait se rendre si sage que ses parents ne pourraient plus jamais la gronder ou lui faire ce genre de blague.

Mais pourquoi ils n'ouvraient pas cette porte ? Ils attendaient quoi de plus ? Elle avait compris. Elle ne ferait plus ce qu'ils ne voulaient pas qu'elle fasse. Cela avait assez duré. Elle n'en pouvait plus. Étaient-ils devenus sourds ? Ils n'entendaient pas ses hurlements silencieux. Ils ne voyaient pas ses pleurs. Ils ne sentaient pas que son corps entier tremblait.

Ses mains se remirent à s'ouvrir et à se refermer.

Maintenant, elle en était sûre, cette blague ne la ferait jamais rire. Elle en voudrait à ses parents, mais elle ne leur montrerait pas. Cette cicatrice resterait cachée comme elle-même devait le faire chaque soir pour ne pas être vue par des miliciens.

À ce mot, son esprit se bloqua. La main qui l'avait glacée venait de prendre consistance dans son esprit.

Les hommes de la milice avaient fini par savoir qu'elle jouait sur le terrain vague tous les jours. Ils étaient venus pour l'enlever, comme disaient souvent ses parents. Leur histoire était toujours la même, elle commençait invariablement par : Il était une fois. Et Liana savait que c'était "elle" cette fois. Cette fois où la Princesse restait trop longtemps dehors. Cette fois où les méchants soldats arrivaient par la route. Cette fois où ils arrivaient en engin en métal. Cette fois où ils descendaient. Cette fois où ils se rapprochaient, le regard glacé comme la mare en hiver. Cette fois où ils la saisissaient pour l'emmener dans les geôles d'un palais lointain. Le souvenir de ce conte s'arrêtait là.

Maintenant, elle le vivait en vrai. Elle était dans l'engin en métal qui l'emmenait vers un monde nouveau dont elle ignorait tout.

Avançant par à-coups, elle étendit ses bras jusqu'à ce qu'ils heurtent la porte. Ses doigts explorèrent le métal. Chacune des petites alvéoles métalliques glissait sous sa pulpe. Le froid de l'acier lui irradiait toute la main. Elle rencontra la charnière. Un espace creux où un léger vent soufflait. Il n'était ni chaud ni froid, ni rassurant ni glaçant. Devant ses yeux, rien ne se dessinait. Ses mains étaient devenues son seul sens utile. Pas tout à fait, ses oreilles fonctionnaient aussi, mais le frottement des pneus remplissait le noir d'un chuintement que sa mémoire n'arrivait pas à interpréter. Parfois, une bosse la déséquilibrait et il lui semblait que ses doigts retombaient toujours au même endroit. La froideur du métal chauffé saturait son odorat et lui masquait les odeurs de sueur, d'urine, de sang et de peur.

Elle continua d'explorer l'habacle. Elle avait de plus en plus de mal à respirer. Ses poumons se serraient, écrasés par

l'ignorance qui s'étalait sous ses doigts. Son sang circulait de plus en plus vite. Cela ne la réchauffait pas.

Quand le camion monta sur la route, Liana fut éjectée en arrière. Elle se retrouva au milieu de la noirceur. Il n'y avait plus aucun repère physique auquel elle pouvait se raccrocher. Le bourdonnement de la route était sa seule ancre. Elle s'y accrocha, prête à chavirer à tout moment. Sa main gauche se souleva sans même qu'elle y pense. Elle allait explorer cet océan et trouverait une digue pour s'y échouer. Elle tendit son bras devant elle, rien. Sa main se tendit au bout de son bras et elle ne rencontra que le vide. Son autre main se retira de dessous d'elle et elle explora autour d'elle. Toujours rien. Alors qu'elle allait se mettre sur ses genoux pour donner plus de longueur à ses bras, elle l'entendit.

Depuis que la route s'étendait sous les pneus du camion, Liana l'avait remarqué, mais n'avait pas su quoi faire de cette information. C'était comme un tissu que l'on soulève et que l'on abaisse. Le bruit lui faisait penser au frottement du rideau sur le bois. Précisément, celui de la chambre de ses parents lorsque sa mère aérail la pièce le matin. D'un côté, ce bruit la rassurait. Dans toute cette noirceur, il y avait un rideau qui glissait sur le rebord d'une fenêtre. Une seule chose n'allait pas avec son souvenir. Le rythme du frottement était trop constant. Il manquait ses pauses de plusieurs secondes entre deux courants d'air.

Comme elle venait de découvrir qu'elle ne pouvait faire confiance qu'à ses oreilles pour lui offrir une vision de ce qui l'entourait, elle prêta attention à tous les bruits qu'elle entendait. Le roulis de la route lui masquait tous les autres bruits qui lui auraient permis de s'orienter.

Ses bras étaient toujours tendus devant elle quand le pneu avant gauche passa dans un nid-de-poule. Liana fut emportée vers

le fond de l'habitacle. Pour se protéger, elle mit les mains en avant et elles rencontrèrent quelque chose de mou. C'était ce qui faisait le bruit de frottement. Un tas de vêtements devait glisser dans l'habitacle. Comme elle se trouvait à moitié sur le dos et à moitié sur le côté, elle tâtonna pour trouver une partie dure de l'habitacle pour s'appuyer dessus. La pulpe de ses doigts ne distinguait que du tissu, encore du tissu et toujours du tissu. Alors qu'elle était sur le point d'abandonner et de s'appuyer sur ces chiffons, ses doigts touchèrent quelque chose de chaud, moite et hérissé de petites boules. Par petits bonds, Liana effleura cette nouvelle surface. Elle lui rappelait une sensation, mais laquelle ? Plus elle touchait cette surface, plus il y avait de relief.

En une seconde, le souvenir lui revint. Elle était dans le lit avec sa mère et sa main caressait sa peau qui se hérissait de ces petits amas de chair.

Il y avait quelqu'un d'autre dans l'habitacle avec elle. Liana retira sa main. Sa respiration se bloqua. Son coude heurta la paroi. La douleur libéra ses poumons. Ses yeux allaient de droite à gauche. Ils cherchaient un peu de lumière. Elle voulait voir, pour arrêter de respirer aussi vite. Elle voulait comprendre, pour arrêter les tremblements de ses doigts. Elle voulait savoir, pour arrêter la peur qui s'insinuait dans ses jambes.

— Salut, dit une voix fluette et terrorisée.

Liana se mit à hurler.

5

Sahayak pivota sur lui-même. Il prit le temps d'admirer la grange défoncée, les arbustes dénudés et le perron aux poteaux de travers. Il allait essayer de pénétrer la pénombre de cette maison quand les deux hommes fermèrent avec délicatesse les portes du camion. Comme à chaque fois, il allait regarder les parents courir vers lui. Invariablement, la mère pleurait et le père hurlait sa peur et sa force. Cette fois-ci, la mère avait les yeux secs et la haine se lisait sur son visage. Sahayak aimait cette version de l'histoire.

Les grains de poussière terminaient leur ballet le long du chemin qui le séparait des parents. Sahayak leur trouvait une grâce infinie. Son costume avait pris une teinte rouge passée, mais il s'en fichait. Il aurait bien assez de temps pour contempler la couleur de son pantalon une fois rentré chez lui. À ce moment précis, il contemplait la scène. La mère venait de descendre la dernière marche et soulevait à nouveau la poussière derrière elle. Le père venait de contourner le dernier angle du porche et soulevait lui aussi des nuages de terre. Presque trop vite, les deux parents se rapprochaient. Leur danse improvisée allait se terminer et il en était déjà déçu. Dans une glissade qui rajouta une couche terne sur son

pantalon, les parents s'arrêtèrent devant lui. Le premier poing venait toujours du père, mais cette fois-ci encore l'histoire différait.

Aimil fut la première à frapper, Sahayak évita son geste au dernier moment et le parfum de sa peau s'imprégna en lui. Il sentit le doux effluve de la terre sèche lui chatouiller le nez, un brin de soleil perçant l'amidon sucré, une légère odeur de savon pointant en arrière note. Pendant quelques instants, il partagea avec elle. Ça lui rappelait sa propre mère quand elle le prenait dans ses bras avant qu'il passe à table.

Le deuxième poing venait du père cette fois-ci. À nouveau, Sahayak l'évita de justesse. Point d'odeur ne s'offrait à lui, mais de la pure force. Il venait de sentir les muscles de l'homme lui passer devant le visage. Le roulement de son épaule sous le tissu. La rondeur de son biceps qui s'était contracté. Les tendons qui se raidissent. L'élancement du poing qui termine dans le vide. L'homme allait faire un excellent ouvrier.

Comme un toréador, il reprit sa posture digne et vit les deux soldats le dépasser et ceinturer les parents.

Ses yeux se posèrent d'abord sur le père, il voulait toujours garder le meilleur pour la fin. L'homme en face de lui n'était pas bourru comme son poing aurait pu le laisser penser. Il était assez maigre et sa peau pendait à certains endroits. Son visage était creusé par la fatigue et buriné par le soleil. Il devait avoir passé tout l'été dehors à travailler pour nourrir sa famille.

Sahayak aurait aimé avoir une famille à nourrir. Cela aurait donné du sens à sa mission. Mais Mère Nature en avait décidé autrement. Pourtant, il avait essayé plusieurs fois de trouver celle qui porterait sa descendance. Toutes les femmes qu'il avait rencontrées avaient fini par le quitter avant de lui offrir des enfants.

Aujourd'hui, sa mission occupait une place si grande qu'il s'était depuis longtemps noyé en elle.

Retenant les muscles de son cou, il tourna la tête. Il voulait que le visage de celle qui se débattait, ne lui apparaisse pas d'un coup. Ce furent les cheveux d'Aimil, en premier. Ils lui semblaient propres et bien entretenus pour une femme qui n'avait pas accès à tout le confort des villes. Il n'y avait aucune bouclette, pas de fourche et ils étaient tous lissés dans le même ordre. Cette femme devait avoir une nature de cheveux impeccable, pensa-t-il. Son visage fut la deuxième chose qu'il vit. Sa peau avait un grain, sûrement dû à ses pores un peu ouverts. Cela ne l'empêchait pas de s'imaginer la caresser, elle devait être douce et tendre au toucher. Lorsqu'il croisa son regard, toutes ses idées de douceur, de caresse se stoppèrent net. Ses yeux étaient froids et le fixaient avec une telle intensité que l'esprit de Sahayak se rétrécit dans son crâne. Un court instant une peur se glissa en lui et un de ses pieds se souleva d'un millimètre. Se souvenant de qui il était, son cerveau reprit sa place et reprit le contrôle de son corps. Une force de vie et une envie de se battre inconnues se dessinaient au fond des yeux de cette femme. Cette mère aurait tué les trois hommes si elle en avait eu la capacité. Sahayak remercia l'Empereur d'avoir banni les armes.

Avant d'ouvrir la bouche, il fixa son regard au milieu des deux parents. C'était le signal qu'il fallait dérouler le discours. Celui qu'il avait appris par cœur des années plus tôt.

— Nul n'est plus fort que l'Empire. L'Empire est Grand. L'Empire est Tout. L'Empire est Omniscient.

Les mots sortaient de sa bouche sans aucune émotion. Il les avait prononcés tant de fois qu'ils avaient perdu toute saveur.

Son cerveau était préoccupé par le retour. Aurait-il le temps de se préparer avant de passer à table. Il n'allait tout de même pas se présenter devant sa cuisinière dans cet état-là.

— Depuis des années maintenant, nous avons établi des règles afin de garantir la sécurité de chaque citoyen de l'Empire. Et, vous pensiez que vous pouviez les contourner ?

Il marqua un silence comme s'il attendait une réponse.

Bien sûr qu'il aurait le temps et même s'il arrivait en retard dans la salle à manger, personne ne lui ferait de reproche, ils n'avaient pas intérêt.

— Vous saviez que chaque enfant doit faire l'objet d'un consentement préalable à la conception, mais nous n'avons enregistré aucune demande de votre part.

Un autre silence.

Et puis de toute façon, s'il lui avait pris l'envie de venir dîner avec son pantalon plein de poussière, il faisait ce qu'il voulait chez lui.

— Vous saviez que la naissance d'un enfant doit être enregistrée auprès des délégations régionales de l'Empire. Mais, vous avez volontairement oublié de la déclarer.

Une lente inspiration pour reprendre son souffle.

— Vous saviez qu'une telle situation entraîne de fait qu'un enfant né en dehors de tous ces garde-fous était considéré comme une...

Ses yeux se posèrent sur Aimil.

Sa voix s'abaissa. Ses mains se croisèrent.

— Aberration.

La mère se mit à hurler de rage. Le père essaya de se défaire des mains de l'homme qui le ceinturait. Il ne réussit qu'à s'essouffler.

— Les aberrations ne sont pas tolérées par l'Empire. L'Empire est parfait. Elles ont donc le sort qu'elles méritent. Elles sont détruites.

Il l'avait décidé, ce soir il irait manger sans passer par ses appartements, un point c'est tout.

6

Le hurlement avait laissé place à un immense silence. Sans même s'en rendre compte, les deux petits corps avaient fusionné dans leurs peurs.

Le camion s'était arrêté depuis longtemps, mais Liana n'entendait plus rien. Une lente terreur s'insinuait dans le silence qui l'entourait. Elle ne ressentait plus le contact du bois sous ses pieds. Le froid du métal lui glaçait les épaules, mais son cerveau ne le savait pas. Elle restait figée, blottie contre ce corps dont elle ignorait tout, sauf qu'il était chaud et humain. Ses bras avaient, dans un réflexe, enlacé ses genoux et son corps s'était réduit à la plus petite partie possible.

En un instant, la porte s'ouvrit. Des mains la saisirent. Une lumière blanche l'aveugla. Ses pieds heurtèrent un sol dur. Ils s'écorchèrent. Le sang n'eut pas le temps de couler. La chaleur du bitume cautérisa sa voûte plantaire.

Un bruit assourdissant avait fait sauter toutes les digues. Des femmes hurlaient. Des chiens aboyaient. Des enfants gémissaient, pleuraient, hurlaient. Des sirènes retentissaient à intervalles réguliers. Des grilles grinçaient. Des portes claquaient. Et, tous les bruits recommençaient.

Liana chercha désespérément la main, le bras, le corps qui avaient été son refuge dans le camion. La seule sensation qu'elle avait était ses deux mains qui la poussaient en avant. Ses yeux ne s'étaient toujours pas habitués à la trop forte clarté du soleil. Pourtant, elle entendit la grille qui venait de s'ouvrir devant elle et la porte rouillée qui avait grincé.

Liana resta pendant des heures plantée au milieu de la pièce avant que tous les bruits finissent par ne plus être entendus, et laissent place à un silence encore plus bruyant.

Une femme vêtue de blanc, avec une coiffe rouge, entra dans la pièce. Elle ne prononça aucun mot. Elle s'approcha de Liana et sortit, dans un geste mécanique, des ciseaux de sa poche. Telle une machine, elle fit claquer les lames l'une sur l'autre tout autour de Liana. Elle coupa les deux lanières qui retenaient sa robe. Le tissu glissa sur le corps tremblant de Liana. Un frisson lui souleva l'échine. Sans aucun effet sur l'enfant. Un doigt glacial souleva le plus petit côté de sa culotte et les ciseaux séparèrent le tissu du corps de l'enfant. Les rangeant dans sa poche, elle quitta la pièce.

Liana ne bougea pas. Le froid parcourait toute sa peau maintenant et des frissons naissaient de partout, mais elle resta là, posée. Son corps ne lui appartenait plus. La femme l'avait emporté dans la boule de tissu de ses vêtements.

Elle était nue au milieu d'une pièce trop grande pour elle. Les murs étaient si crus. Leur blancheur ne tranchait plus avec la couleur de la peau de Liana. La lumière froide venue du plafond ne réchauffait pas la pièce et finissait de glacer l'esprit de Liana.

Des fourmis commençaient à lui manger les pieds et remontaient le long de ses chevilles. Ses doigts n'avaient presque

plus de sensations. Ses épaules étaient retombées et ne semblaient plus jamais retrouver leur position d'avant. Son corps finissait de se détacher et elle n'y pouvait rien.

Un homme entra dans la pièce. Liana ne le vit pas tout de suite. Il portait un costume noir, qui paraissait presque incongru dans ce décor. Il s'approcha de Liana et il lui mit une lumière blanche dans chaque œil. Ses doigts tirèrent sur ses lobes d'oreilles. Son pouce s'enfonça dans son menton et força sa bouche à s'ouvrir. Il lui souleva les bras et Liana vit passer deux chevrons rouges devant ses yeux. Ses doigts fouillèrent les aisselles de l'enfant. Il sortit un instrument qu'il plaqua sur le torse, puis sur le ventre de Liana. Il saisit la jambe gauche et la força à se replier sur elle-même. Il en fit de même avec la droite. Des deux mains, il tourna Liana pour la placer de dos. Son pouce parcourut toute sa colonne vertébrale et s'arrêta à la naissance de ses fesses nues. Avec une tendresse infinie, il pencha Liana en avant et fouilla son intimité. Il retira sa main posée sur son dos et Liana reprit, sans y penser, sa position.

Il retira le gant qu'il portait, le jeta au pied de Liana qui le fixa. Sa couleur, qui se détachait sur le carrelage blanc, l'avait hypnotisée. Cette forme recroquevillée sur elle-même, réduite à un petit tas bleu avec une unique tache rouge au bout d'un doigt.

Un automatisme d'esprit fit se relever ses yeux et elle fixait maintenant la porte par laquelle elle était entrée. Elle la séparait de son ancienne vie. Elle la raccrochait à ses parents, à leur maison et surtout à son terrain vague. La mare s'esquissait et elle allait y glisser les pieds. Son imaginaire lui offrirait des vagues. Elle essuierait les embruns que le vent fictif lui projetterait. Elle se laisserait porter par le ressac et le soleil lui réchaufferait la peau.

Deux mains l'agrippèrent et l'habillèrent. Ses pieds se mirent en mouvement, mus par les ficelles des marionnettistes qui l'encadraient. Les mains la guidèrent à travers un couloir où d'autres portes restaient fermées. Liana regardait défiler les carreaux de ciment devant ses yeux. Une odeur de désinfectant, acide et froide, lui vidait les poumons. Des hurlements perçaient les murs. Des pleurs se glissaient par les seuils. Dans une toute petite place de son esprit, elle se dit qu'elle ne verrait jamais la ville.

Au bout d'un temps qu'elle ne put définir, une autre porte claqua et elle se retrouva à fixer un encadrement de métal. Rester là pendant des heures, des jours, des mois, ne l'aurait pas gênée. Elle ne ressentait plus, elle ne vivait plus. Elle allait laisser faire les choses, c'était plus simple. Elle avait compris que tout s'arrêterait ici.

Ce qui la surprit, c'est la douceur qu'elle ressentit. Elle venait de regagner son corps. Une vague de chaleur humaine, moite et terrifiée, lui avait réchauffé la peau. Des sons indistincts lui parvenaient. Des sens se remettaient en fonction. Des mains lui semblaient légères. Elle avait l'impression que ses pieds se soulevaient tout seuls. La tempête de son esprit s'apaisait, tout devenait plus simple et plus concret. Elle n'avait plus peur. Elle était prête.

Des petites mains tendres et terrorisées la firent tourner sur elle-même. Des centaines d'autres yeux apeurés la fixaient. La peur qui s'y reflétait lui permit de construire la digue qui cacherait l'enfant qu'elle avait été. Et, au-delà, de la plage des regards devant elle, se trouvait un océan de lits empilés les uns sur les autres.